

## Colette Banaigs

Dès son plus jeune âge, Colette Banaigs a pratiqué le dessin grâce aux conseils d'un grand-père lui-même artiste. Le « dessein » (tel que pensé et écrit par Roger de Piles au XVII<sup>ème</sup> siècle) structurant toute œuvre, il lui en restera donc toujours l'impérieuse nécessité de construire rigoureusement chacune des siennes.

En parallèle d'une théorisation poussée (elle est diplômée de l'Ecole du Louvre, a une licence de Philo, un CAPES de Lettres, a été Professeur et même Conservateur au musée de St Denis), sa pratique picturale s'est d'abord située dans l'orbe d'un certain « Paysagisme abstrait ». Après « 68 » et une rencontre déterminante avec Roberto Matta, sa peinture « s'étoffe » de collages, d'inclusions diverses et se pare de formes allusives, qu'elles soient végétales, animales ou humaines, voire même sociales. Autour de 1975, suit une période de grand dépouillement où l'Humain est comme rejeté sur les marges d'espaces picturaux saturés de grandes plages blanches.

Après une parenthèse consacrée à « L'Atelier » qu'elle crée et anime durant les années 80 au sein du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, elle reprend sa propre démarche picturale. Stimulée par la force et la simplicité de cette créativité enfantine, elle se forge dans les années 90 un vocabulaire plastique sobre mais à nul autre pareil, l'enrichissant de courtes ou très longues inscriptions qui, toujours, échangeront la chair de leurs significations contre le suaire de leur cursivité. Ces hiéroglyphes mystérieux, griffés dans, ou apposés sur, les substrats picturaux, densifient alors le squelette des compositions toujours ortho-normées où, dorénavant, sont convoquées aussi bien les matières de la modernité (acryliques,...) que celles, immémoriales, que toutes les civilisations qui eurent à dialoguer avec les mystères des forces terrestres ou cosmiques, ont toujours utilisées comme la terre ou le sable...

Tous ces grattages, griffures, collages ; ces mixages de matières ; ces espaces aux couleurs diurnes (éclatantes dans leur superbe superficialité) ou nocturnes (inquiétantes dans leur sombre profondeur); tous ces objets, ces corps comme « essentialisés » (c'est-à-dire saisis dans leur essence formelle), ne se désignent donc plus comme des réalités intemporelles, mais, par l'alchimie subtile du travail de Banaigs, comme des sortes de (ainsi que les nommait Dubuffet) « Figures transitoires ».

Car ici rien n'est réaliste, mais tout est *Vrai* ; rien n'est dit mais *Tout* est suggéré... Et dans l'indicible de la peinture –qui doit être non seulement source de liberté pour le créateur, mais aussi terrain d'envol pour l'esprit du « Regardeur » (Duchamp)- se révèlent alors irrémédiablement, ce que Jean Arp appelait ; « *les cheminements profonds de la Vie* »...

**Francis PARENT**